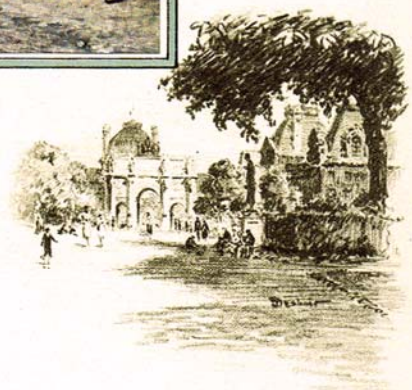
Paris il y a cent ans, par Jean Robiquet, dans L'Illustration, numéro spécial de Noël 1936

La Rue du Carrousel, par J. CANELLA (peinture).



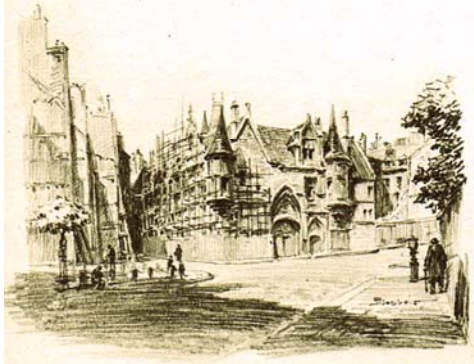
PARIS IL Y A CENT ANS

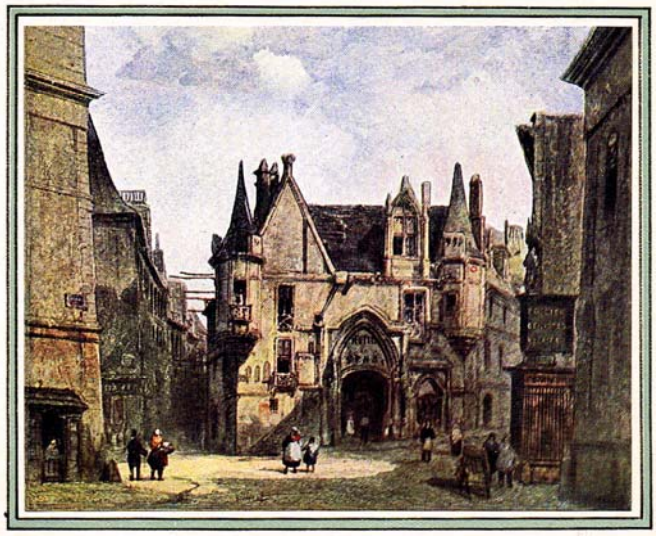
PAR JEAN ROBIQUET

PAYS de cocagne pour les artistes que le Paris de 1830. Pas une ville où l'on fût plus souvent tenté d'ouvrir un carnet de croquis ou de planter un chevalet au coin d'une rue tant les motifs pittoresques y abondaient.

Presque rien n'y était changé depuis le XVIIIe siècle. Hubert Robert ou Gabriel de Saint-Aubin s'y seraient reconnus les yeux fermés. Dans cette capitale bouillonnante, théâtre des grands événements, les pièces les plus différentes, depuis le drame de la Terreur jusqu'à l'aimable vaudeville de la Restauration, s'étaient jouées à peu près devant le même décor et la monarchie de Juillet s'en accommodait, elle aussi. Révolutionnaire en toutes choses, Paris demeurait conservateur dès qu'il s'agissait de son physique.

Napoléon avait bien ébauché quelques grandes entreprises urbaines, mais le temps lui avait manqué pour pousser l'œuvre plus avant, et le centre de la ville, notamment, n'avait encore subi aucune transformation sérieuse.





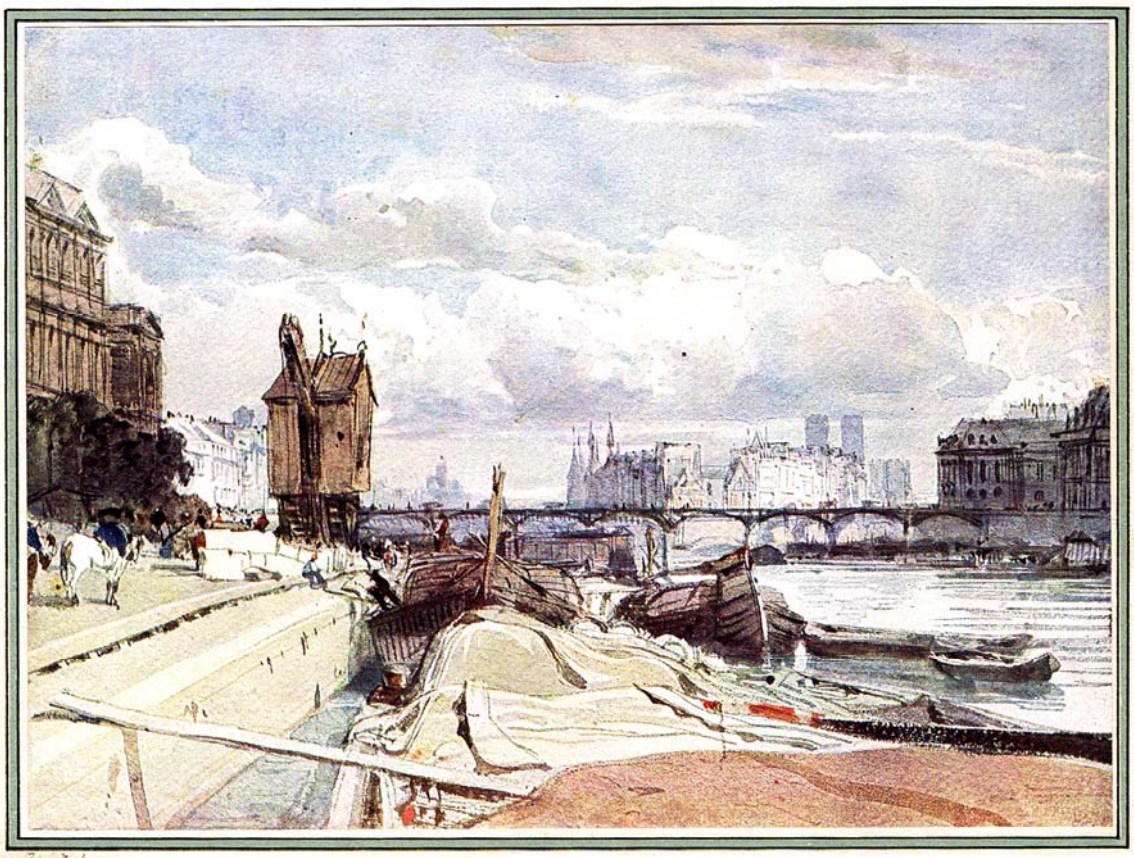
L'Hôtel de Sens, par VILLERET (aquarelle).

C'était, comme par le passé, un extraordinaire lacis de petites rues étroites, mal pavées, où le meilleur voisinait avec le pire et où, entre deux maisons lépreuses, surgissaient de-ci de-là une façade Renaissance, un hôtel du grand siècle abritant souvent d'obscurs commerces, ou les verdures de quelque jardin dominant la crête d'un mur.

Cet ensemble fourmillait d'antithèses comme les scènes des drames romantiques. Cité malpropre, chaotique, véritable grenier d'émeutes et d'épidémies, mais, avec tout cela, ville exquise pour qui savait la regarder et la comprendre. Enfer des chevaux, a-t-on dit, purgatoire des bourgeois sans doute, mais sûrement paradis des peintres.

Où ceux-ci auraient-ils trouvé pareil amusement des yeux? J'imagine un jeune étranger débarquant pour la première fois à Paris et promenant son regard sur l'étonnant panorama qu'on découvrait rien qu'à traverser le pont Neuf ou le pont des Arts. Depuis la pointe de la Cité jusqu'aux verdures des Tuileries, que de palais de tous les âges dressant leurs toits et leurs coupoles parmi des bouquets de peupliers! Et quelle joie de suivre les jeux de la lumière sur l'eau, d'observer ce beau fleuve paisible, si bien à la mesure de Paris, l'enveloppant de sa caresse humide, puis, après l'avoir traversé, dessinant une large boucle, comme pour prolonger son parcours et quitter le plus tard possible la ville de tous les enchantements !

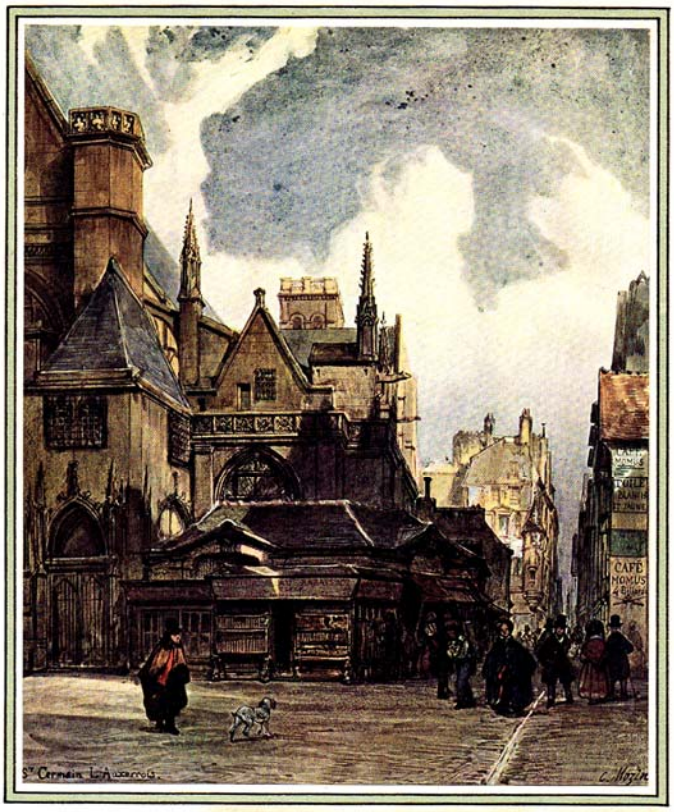
Il y avait là vraiment de quoi tenter bien des palettes. Et pourtant, durant les premières années du XIXe siècle, bien peu d'artistes



Le Quai du Louvre et le pont des Arts, par BONINGTON.
(Appartient à Mme Gilbert-Lévy.)

français semblaient l'avoir compris. David régnant alors en maître, quel intérêt pouvaient offrir pour des fervents de la beauté grecque les toits pointus de la place Dauphine ou les parapluies rouges des Halles ? Si l'on excepte quelques spécialistes comme Etienne Bouhot et Pau de Saint-Martin, quelques miniaturistes comme Nicolle et quelques imagiers travaillant pour les marchands d'estampes comme Courvoisier et Garbizza, il semble que toute une génération ait négligé, de parti pris, le décor de la capitale. Ayant les yeux obstinément fixés sur Athènes et sur Rome, elle passait devant Paris comme on passe devant une belle fille, sans remarquer qu'elle est charmante, parce qu'on la rencontre tous les jours... Mais il peut arriver qu'un tiers, la voyant pour la première fois, vous pousse du coude et murmure : « Regardez donc ! un vrai chef-d'œuvre ! » Et l'on s'enflamme par contagion.

Telle fut à peu près l'aventure des peintres français de la Restauration, auxquels l'enthousiasme de leurs confrères étrangers, et principalement des



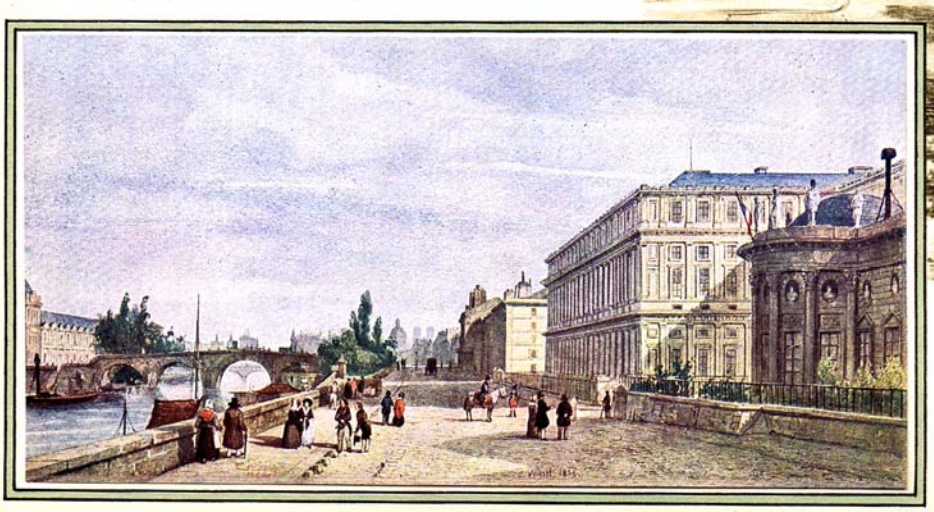
L'Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois et la rue des Prêtres, par MOZIN (aquarelle). (Appartient à M. Cailleux.)

Anglais, fit comprendre la beauté de leur ville.

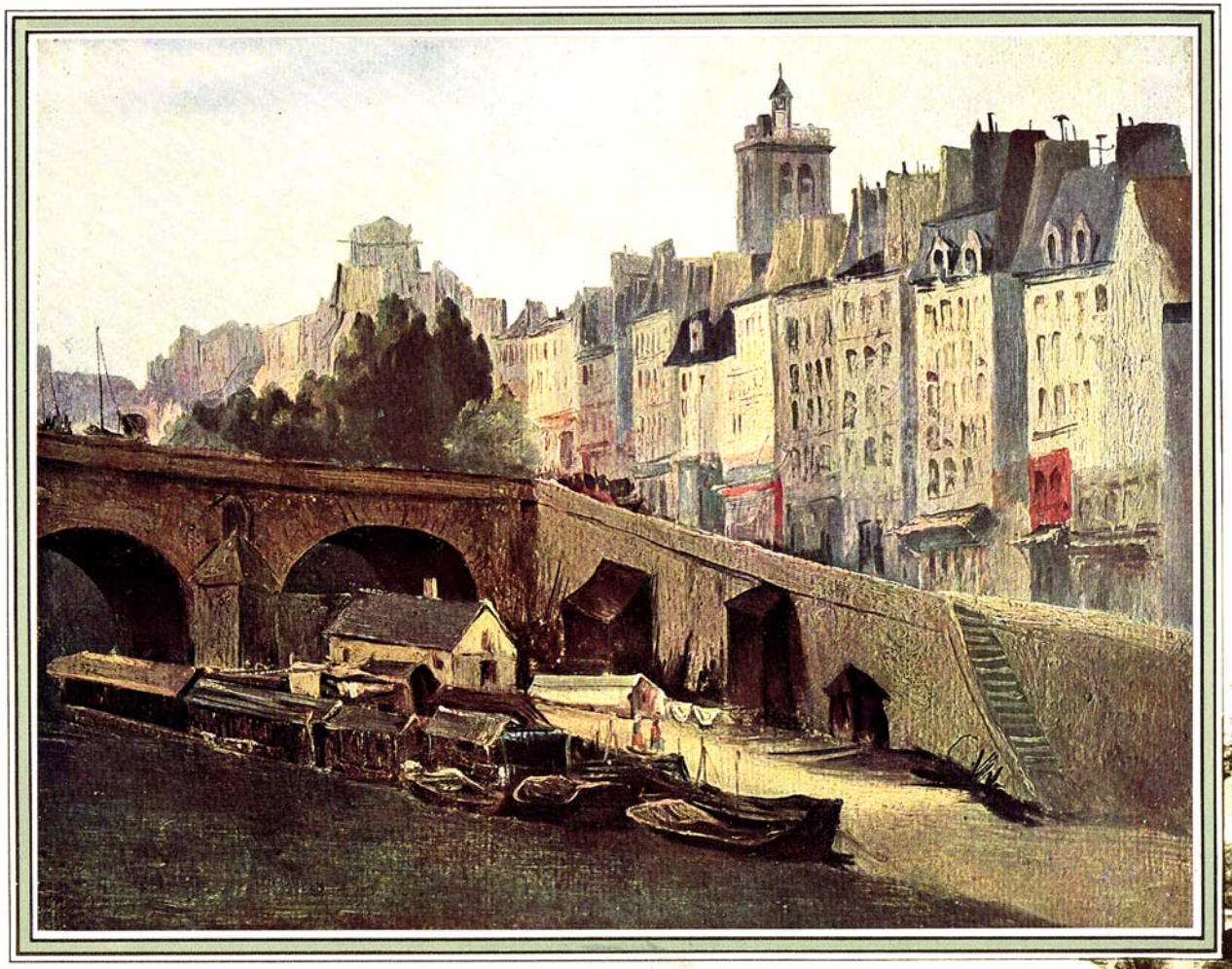
Les Britanniques n'en étaient pas à leurs premières explorations. Dès le lendemain de la paix d'Amiens, en 1802, un jeune artiste de grand talent, Thomas Girtin, profitant de la réouverture des frontières, était venu flâner chez nous et les paysages entrevus lui avaient inspiré une admirable série de lavis, bientôt réunis en album. Douze ans plus tard, Crome le Vieux s'arrachait aux campagnes de son cher Norfolk pour se risquer en plein boulevard des Italiens et y brosser une étude de la promenade à la mode avec ses deux hautes rangées d'ormes.

Beaucoup d'autres peintres d'outre-Manche devaient prendre le même chemin: les Nash, les Fielding, les Coopley, les Wild, les Harding, le grand Turner et le non moins illustre Constable, dont une toile, exposée au Louvre, fut le clou du Salon de 1824. Mais, malgré l'éclat de ces noms, l'artiste dont les séjours en France exercèrent l'action la plus décisive sur l'évolution de notre école fut sans conteste Bonington.

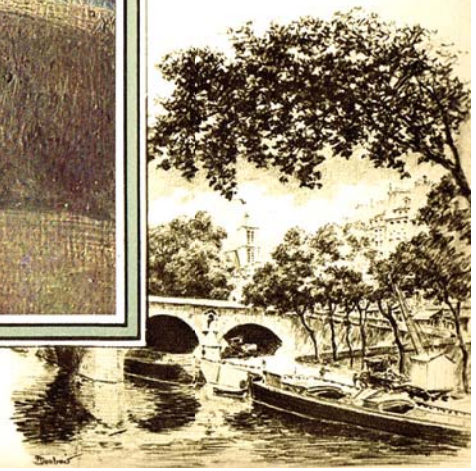
Entraîné depuis ses débuts à la pratique de l'aquarelle pure, genre fort en honneur à Londres mais longtemps dédaigné chez nous, connaissant les moindres secrets de cet art souple et délicat qui ignore les surcharges de l'huile et les empâtements de la gouache, crée ses



Le Palais de la Légion d'Honneur et la Cour des comptes, par VILLERET (aquarelle).



Le Pont Marie, par DAUBIGNY (peinture). (Appartient à Me A. Dorville.)



La Rue de la Paix, par CANELLA (peinture).
(Collection particulière.)

valeurs par transparence et tire sa luminosité de sa légèreté même, le jeune homme y avait gagné je ne sais quoi de magique et d'ailé, le privilège de saisir une impression au vol et de la traduire en quelques touches sur la toile ou sur le papier.

Un pareil tempérament mis en contact avec Paris ne pouvait manquer d'y faire merveille. Les premières pages de Bonington enthousiasmèrent le baron Gros et furent bientôt qualifiées par Delacroix de « purs diamants ». Pour comprendre à quel point l'éloge était mérité, il suffit de regarder l'étourdissante aquarelle qui se trouve reproduite ici même : *le Quai du Louvre*, avec ses péniches, ses mariniers, ses tas de pierres, tout son trafic de port marchand. Un échantillon, entre bien d'autres, de la production parisienne du maître.

Du coup le paysage entrait dans une voie nouvelle, renonçait aux formules

Les Grands Boulevards, par CANELLA (peinture). (Appartient à Me A. Dorville.)
Vue prise du boulevard des Italiens dans la direction du boulevard Montmartre.

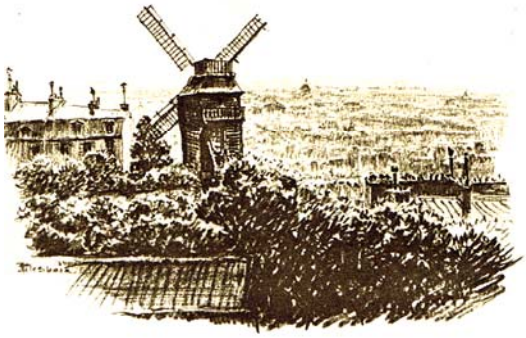
d'école, à la servile copie des Italiens et des Hollandais, montrait une nature vraie au lieu d'une nature apprise, revenait en somme aux traditions de nos grands « pleinairistes » du XVIIIe siècle, les Fragonard et les Louis Moreau.

Du même coup également s'ouvrait pour l'art contemporain une mine de sujets inépuisable : Paris. A la suite de Bonington, à la suite de son ami Boÿs, dont une vue de *la Rue Jean-Tison* permettra d'apprécier le talent, toute une pépinière de peintres et de dessinateurs français se mirent à fouiller nos vieux quartiers, à arpenter nos rues, nos boulevards, nos promenades afin d'exploiter le riche domaine qu'on avait trop longtemps négligé.

La lithographie s'en mêlant et les éditeurs multipliant les commandes dans un genre qui avait la vogue, ce fut, durant quelques années, une véritable débauche de vues parisiennes en séries. Mais oublions le côté purement commercial de la question pour nous en tenir aux vrais artistes, à ceux dont les études locales révèlent de l'observation, de la fantaisie, bref, une personnalité.

L'ensemble d'œuvres que *L'Illustration* nous met aujourd'hui sous les yeux, évoquant une exposition récente dont les amateurs n'ont pas perdu le souvenir, offre un savoureux raccourci de la production 1830 consacrée au thème parisien.

Moulin de Montmartre, par GEORGES MICHEL (peinture).
(Appartient à M. Jean Charpentier.)



Il y a là de très grands peintres, depuis Georges Michel, le Rembrandt de Montmartre, faisant tourner les ailes de son éternel moulin sous un ciel chargé d'orage, jusqu'à Daubigny, venant s'asseoir sur une berge de l'île Saint-Louis, pas très loin de chez l'ami Daumier, pour y esquisser *le Pont Marie* et l'escadre des bateaux-lavoirs.

Mais on nous présente aussi des petits-maîtres qui, tout en étant moins glorieux, intéressent plus directement encore l'iconographie parisienne. M'étant consacré bien longtemps à classer leurs dessins et leurs aquarelles dans les vitrines du musée Carnavalet, qu'il me soit permis de les regarder un peu comme de vieux amis.

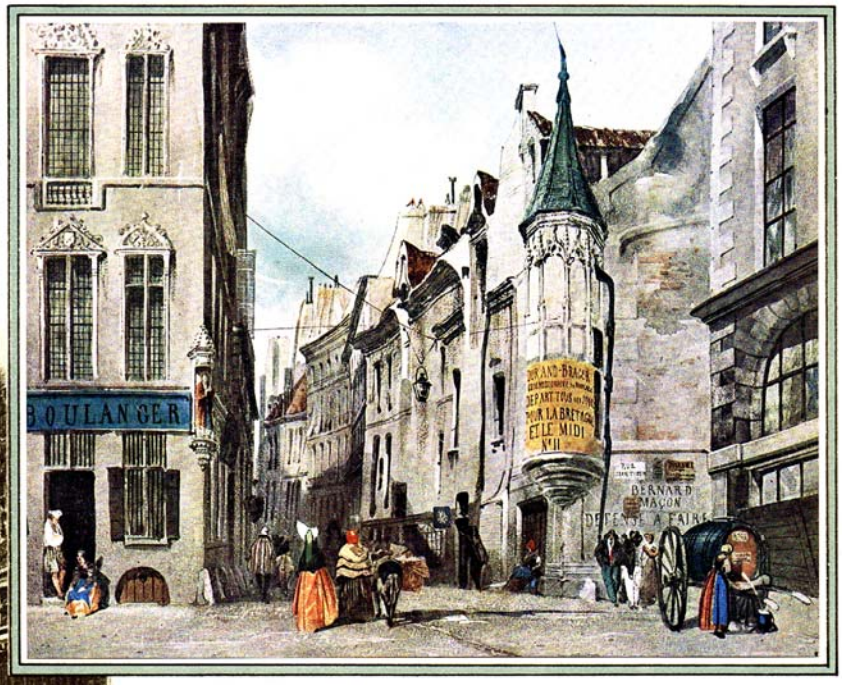
La faveur dont ils jouissent maintenant est relativement récente. Villeret, Mozin, Goblain, Vauzelle, qui se serait inquiété de ces noms, il y a une pièce de trente-cinq ans? Je me rappelle avoir vu mon prédécesseur Georges Cain payer une toile de Canella deux cents francs. Et nous soupirions en chœur : « C'est effarant comme tout monte! » Voilà de quoi faire rêver les collectionneurs d'aujourd'hui...

La Rue de Rivoli, par CANELLA (peinture).

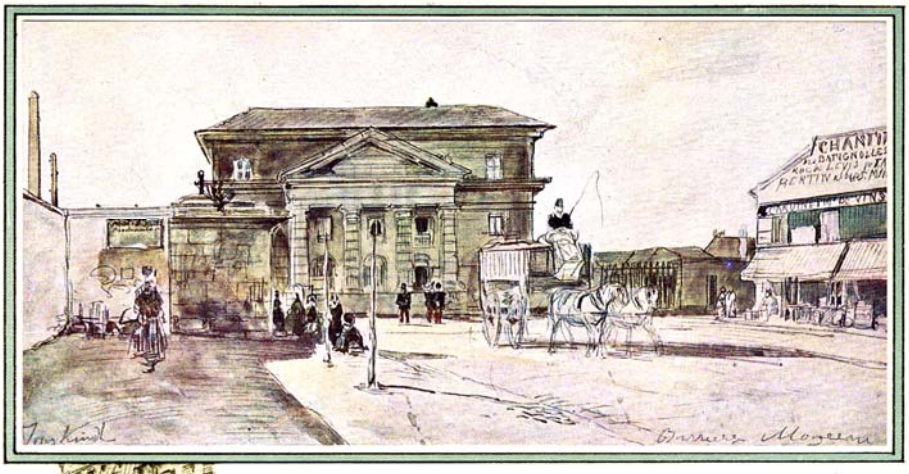
n'est plus là du Bonington. Mais quelle sûreté d'exécution, que de finesse dans la moindre touche!

Les mêmes qualités se retrouvent, à un degré supérieur, dans les œuvres de Canella, cet Italien né à Vérone, mais dont les longs séjours chez nous firent presque un compatriote. Autant de tableautins portant sa signature, autant de motifs parisiens croqués avec exactitude, peints minutieusement mais librement, dans une belle pâte chaude et dorée, et animés par tout un petit monde d'une séduction infinie. Derrière un pareil

Nul succès n'est d'ailleurs plus juste que le regain de ces petits peintres. Ils sont les précieux témoins d'un monde fort différent du nôtre et qu'on ne connaîtrait pas sans eux. Regardez les aquarelles de Villeret, telle vue de *l'Hôtel de Sens* ou telle image du *Quai d'Orsay* avec sa voie plantée de grosses bornes et sa poignée de promeneurs lilliputiens devant le palais de la Légion d'Honneur. Certes, la facture est un peu menue; ce



La Rue Jean-Tison, par BOYS (aquarelle).
(Appartient à M. David Weill.)



La Barrière Monceau, par JONGKIND (aquarelle).
(Appartient à Me A. Dorville.)

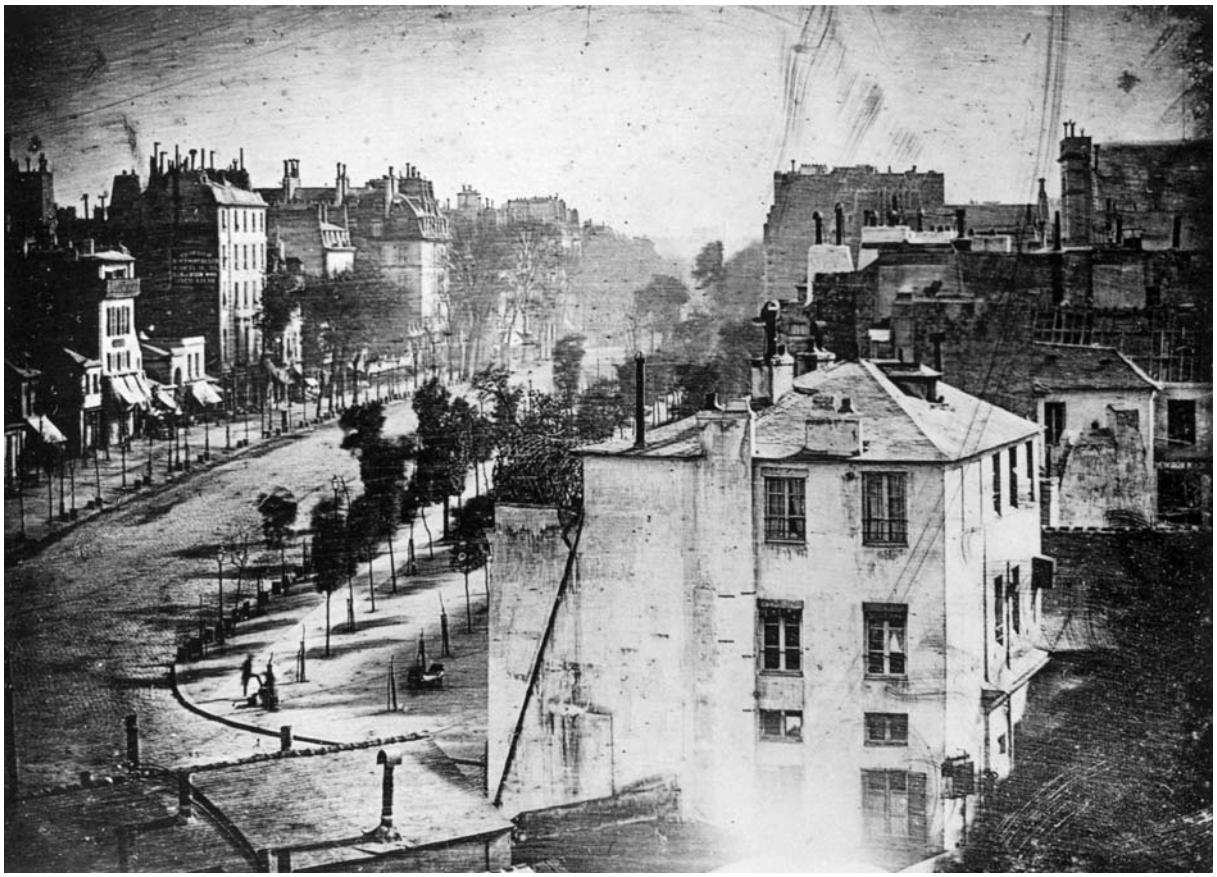
guide, on peut faire en quelques minutes le tour complet de la grande ville, connaître ses goûts, ses plaisirs, savoir comment s'habillent les femmes, comment s'abordent les élégants, de quel train roulent les équipages sur le pavé de la rue de la Paix, devant quelles échoppes de la vieille rue du Carrousel s'arrêtent les amateurs de livres et de quel air bon enfant un gendarme à cheval surveille la foule endimanchée du boulevard des Italiens.

C'est par de tels détails que les vues du Paris romantique prennent tant de saveur à nos yeux. Une gentille cité provinciale où l'on respire librement, où l'on circule sans se presser, où des messieurs culottés de nankin et des dames coiffées d'immenses chapeaux à brides se promènent bras dessus bras dessous au beau milieu de la chaussée, voilà qui nous paraît bien lointain et dont on est tenté de sourire. Mais savons-nous si l'ironie ne doit pas se retourner contre nous et si notre Paris de 1936 vaut celui de Villeret et de Canella?

Je crois bien que, si les peintres en question pouvaient venir explorer notre capitale moderne, patrie des embouteillages, des rues à sens unique et des passages cloutés, ils n'en éprouveraient aucune joie et auraient vite fait de demander un billet de retour pour le Paris de leur jeunesse qu'ils ont décrit avec tant de grâce.

JEAN ROBIQUET.

L'Église Saint-Eustache (aquarelle).
(Appartient à M. Cailleux.)



C’était à peu près à la même époque que les gravures, l’impression est tout autre. Photo de Louis Daguerre 1838, Boulevard du Temple à Paris. A gauche ce qui constitue le premier témoignage photographique d’un être humain, un homme resté immobile en train de se faire cirer les souliers, alors que la foule des rues est invisible parce que toute en mouvement.